



SAVOIR et CROIRE *au futur*

Jean ALPHONSE

études parallèles et hérétiques au XX^e siècle

(Pour une logique d'inclusion à côté de la logique d'exclusion)

PARMÉNIDE et l'action dévastatrice des certitudes

Commentaire des fragments de *Sur la vérité*
au motif de la prospective épistémique

TOUT D'ABORD UNE PRÉCISION PRAGMATIQUE SUR
CE QUI NOUS TIENT LIEU DE CERTITUDE

Lorsque l'on fait le choix d'adopter l'attitude comportementale de n'avoir aucune certitude, c'est généralement pour le bénéfice que l'on tire de tenir que des choses nous échappent ou nous dépassent. Par incidence, on conçoit qu'il s'agit là de ce qui s'oppose à la clôture dogmatique par laquelle, nous confortant de pouvoir se considérer corporativement plus fort que dans l'autonomie épistémique de soi, il devient possible par solidarité collective de serrer des certitudes. Reste que nous pouvons aussi dans l'autonomie de soi professer des opinions également avancées en tant que certitudes. Notre rationalité dépend alors des raisons particulières que l'on se donne à diriger notre raisonnement.

Cela dit, même depuis le choix de n'avoir aucune certitude, il nous faut bien tenir au moins celle de n'en pas vouloir avoir. C'est assez aisé de le développer, car la certitude d'être sans certitude ne paraît pas sans lien avec le bien connu 'paradoxe du menteur'. Voilà ce qui résulte de raisonner par tiers d'exclusion. Y a-t-il pour autant contresens si l'on sursoit aux deux aspects que sont les garanties allant avec des certitudes, et le doute sauveur? Pour en juger constatons que, souvent, ce qui nous apparaît paradoxal ne fait que précéder l'instance résolutive, puisque le dilemme tombe lorsqu'on peut compléter ce qu'on tient en pensée d'une manière toujours insuffisante par manque de précision autant sémiotique que conceptuelle. Et le faire apparaître en usant de logique d'inclusion sous-tend l'intention de ce commentaire des fragments de *Sur la vérité* de PARMÉNIDE; en ce

sens que l'expérience commune fondée sur l'exclusion nous procure un savoir qui, en dépendant de nos interprétations allant avec la manière depuis laquelle nous regardons les choses, nous conjoignons l'arrêt de notre jugement sur celles-ci avant d'en épuiser les possibilités. Pour incidence, l'extension du discours de plus en plus précis entre les générations, à permettre l'évolution des concepts que l'on retrouve corrélée à l'évolution des langues. J'avance à l'appui, la simple déclaration de ce que «l'eau bout à cent degrés» (Cf. page 177, Cahier 2 SEMA, *Science métaphysique et codomaines*). Nous sommes persuadés par là communiquer un fait d'expérience nous autorisant d'en asserter sans ambiguïté l'énoncement. Mais voilà, s'agit-il de degrés celsius ou de degrés fahrenheit. De plus l'eau bout à des températures différentes en montagne et au niveau de la mer en raison de pressions différentielles. Et de quelle sorte d'eau parlons-nous? D'eau déminéralisée de formule brute H₂O, ou bien d'eau lourde, ou d'eau oxygénée, ou encore d'eau régale? ...

On va voir que les contresens pris pour des incon séquences dans le texte de PARMÉNIDE sur la vérité peuvent relever d'une mésinterprétation fondée de même sur le manque de discrimination lexicale, d'où la confusion dans l'exprimé entre le domaine du relatif et celui de l'absolu, en vue d'établir le prédicable à leur propos. De quelle façon appréhender ce qui constitue la différence entre relativisation et absoluité? Le dilemme consistant au fait d'être certain de n'avoir aucune certitude, tout en tenant celle de n'en point vouloir tenir, tombe pour peu que l'on sous-entende n'en pas vouloir avoir comme moyen processuel d'acquisition du connaissable, c'est-à-dire en référence à l'instance définissant ce qui n'est pas encore savoir, en n'étant déjà plus ignorance, et non comme fin du conscientialisable. Autrement dit dans l'assurance vérifonctionnelle que cette acquisition se situe bien à mi chemin entre ignorance et savoir, quand le prédicat de certitude ne devrait sémiotiquement s'appliquer qu'au savoir vrai: celui auquel rien ne peut être ajouté, non pour cause d'arrêt du jugement en une pensée dogmatisatrice, mais en raison d'un principe de plénitude indépassable de sapience.

SAISIR DE NOS JOURS LA PENSÉE DE PARMÉNIDE

J'utilise la traduction de Paul TANNERY du fait qu'il translittéra le moins littérairement possible le fragment de *Sur la vérité* dont voici le début: «Allons, je vais te dire et tu vas entendre qu'elles sont les seules voies de recherche ouvertes à l'intelligence; l'une que l'être est, que le non-être n'est pas, chemin de certitude qui accompagne la vérité; l'autre que l'être n'est pas et que le non-être est forcément, route où, je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire. Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer; car le pensé et l'être sont une même chose».

«[...] car le pensé et l'être sont une même chose». Pour la compréhension de cette déduction, il suffit semble-t-il de ne pas nous écarter de la règle d'entendement perspicace que les anciens imagèrent en montrant simplement que **le chemin vu descendant et le chemin vu montant sont un seul chemin**. Que le pensé à propos de l'être et l'être sont un et le même est à dire bien plus que le fait qu'on ne pourrait penser sans aussi être en répondant à la logique désignant l'être comme étant cause du pensé. Considérant que la pensée ne peut surgir de rien, nous avons tout à la fois à saisir significativement la différence entre la pensée et l'être qui pense; ainsi que conjointement qu'il s'agit de deux aspects semblables à ce qui peut faire que le côté pile est indissociable du côté face du même, pour ce qui est pensé à propos de l'être. La déclaration de ce que le pensé et l'être sont une même chose pose que cela qui fait l'instance d'être (imagination, conception, invention) est autre que son produit: le physiquement réalisé à la suite du pensé. Ou plus exactement, en rapport à notre niveau d'être, les choses de la réification comme étant sont notre produit en tant qu'être.

Aujourd'hui nous pouvons discriminer entre être et exister. Comme condition processuelle qui antécède la réalisation physique, autre et semblable est la genèse temporalisée des êtres, quand s'agissant de leur potentialisation en existence et comme produit du suprapensé, on réfère à la strate d'une surnature, tel que la 'pensée' démiurgique et l'Existant sont un et le même, par rapport aux êtres indéfiniment diversifiables: son produit extemporané. Cela est à dire que dans la strate de la nature, nous pouvons aussi donner la pensée concevant, imaginant et inventant comme étant une et même que l'être, en rapport à ce qui est au physiquement réalisé — spatiotemporellement réalisé— à notre niveau d'être cela de conçu, fabriqué et manufacturé à l'extérieur de nous. Mais alors comprenant que le pensé émane de l'être pensant, à quel stade d'édification du réel devons-nous entendre la causation de l'être? C'est à se représenter son ontologie que l'on complète notre niveau d'être dans la nature pensant, imaginant, concevant, inventant, par l'Être d'une surnature caractérisant cette fois au niveau démiurgique **une 'pensée' potentialisant le donné à exister au continuum des êtres**. Car au sujet de l'emploi du terme *être* et ainsi que nous le faisons encore trop souvent aujourd'hui dans une insuffisance des langues, PARMÉNIDE en use comme d'un emprunt au vocabulaire de notre expérience physique du monde, pour évoquer des significations spéciales à la métaphysique. Reste que, comme pour toute prise de conscience encore avancée outre mots, nous avons ici, selon les cas d'usage, à nous représenter distinctement l'**existence continue** spécifique du contenu d'un continuum absolu et infini, par rapport aux **discontinuités relatives et bornées en temps et en espace de ce qui fait être et avoir**. Les deux —continuité et discontinuité— sont aussi les aspects du même (c'est-à-dire l'un à ne pouvoir être cause de l'autre), et

pourtant, nous avons à les distinguer. Par assimilation au parcours qui pose le savoir relatif (aucune certitude possible) entre ignorance et sagesse vraie (vraie pour la raison qu'elle est indépassable, d'où sa condition de certitude absolue), l'instance d'acquisition propre aux discontinuités de faire être et avoir se distinguant comme manifestation dans l'apparence existentielle, à laquelle s'applique le critère de relativité à propos de l'existence vraie, considérée hors instance d'acquisition, et à laquelle convient le critère d'absoluité en existence, mais une existence qui, ne pouvant complémentarément varier, ne peut de plus être ce qui constitue l'être de relation.

«[...]que l'être n'est pas et que le non-être est forcément, route où, je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire». Serait-ce là l'invite à discriminer entre le dicible à propos de l'expérience de ce qui est, a et fait au monde, auquel convient des attributions particulières, par rapport au concept d'existence par ailleurs complémentarément imprédictible, et de fait indicible? De même la 'pensée' démiurgique et son suprapenseur ne font qu'un par rapport à la potentialisation du cosmos, son intemporel et non-spatial produit; mais c'est à tenir l'indicibilité de sa surnature, en tant que notre pensée pensant la nature n'est pas de plus qualifiée pour accéder par expérience directe à cette surnature. C'est là le schéma processuel qu'imagine WHITEHEAD dans *Process et réalité*: Le Démiurge et sa potentialisation du monde dont la réalisation passe par les êtres (en tant que l'être représente le produit de l'existant). Il semble que ce soit d'une hiérarchie d'êtres, et leurs pensées réalisatrices qu'arrive la réalisation des mondes. De même que l'être est le produit de l'existant, le réalisé par l'être a pour produit les propriétés phénoménologiques des choses.

Une explication tenant compte de ce que nous ne devrions pas nous laisser séduire par ce qui n'est pas, paraissant au premier abord en contradiction avec l'injonction arrivant dès la suite de ce que «*il faut penser et dire que ce qui est (vrai)*». Pour approfondir ce que nous pouvons en faire ressortir de signifiant, tentons une voie nous écartant des sentiers battus qui réfèrent à la logique aristotélicienne d'exclusion (le propre des protocoles scientifiques conduisant au travers de l'analyse à connaître la physique du monde), en usant du carré sémiotique [contraires / subcontraires] vu dans les modalités aléthiques [nécessaire / contingent, possible / impossible]. Puis accordons, comme on commence de le faire à notre époque, le terme ÊTRE au discontinu (c'est le domaine du prédicible pour cause d'advenir d'un relationnel; son caractère est essentiellement la relativité) et la déclaration d'EXISTENCE qui, à l'encontre, est tenue pour imprédictible en se plaçant en amont des possibilités relationnelles, avec pour incidence complémentaire l'absoluité et l'infinitude. Ceci fait, assortissons la déclaration correspondant à l'aléthique de nécessité au

déclaratif L'EXISTENCE EST, conjointement à l'aspect contraire la NON-EXISTENCE (EST), c'est-à-dire tel que cette nécessité de poser ainsi l'EXISTENCE complémentirement à la NON-EXISTENCE implique l'aspect contingent de ce que la NON-EXISTENCE s'oppose comme autre que l'existence, mais étant entendue en contradiction thétique, autrement dit à ne pas l'assimiler à rien, le caractère privatif allant avec le concept de néantité. Mais auparavant, il paraît important de mieux examiner ce qui constitue la différence entre être et exister.

Au crédit de cette disposition consistant à discriminer en pensée entre la possibilité de pouvoir être, posée comme apparence existentielle particulière au discontinu; et l'existant réel en tant que répondant complémentirement au fait de ne pouvoir être dans le domaine du continu, PARMÉNIDE poursuit: «*Il faut donc que ce qui est (existant) ne soit pas limité (que cela soit absolument infini); car rien ne manque à sa plénitude (elle est in extenso), sinon tout lui manquerait [...] Cela qui n'est pas devant tes yeux, a sa propre présence à l'esprit*». Cette dernière phrase sous-entend que ce qui est ainsi donné en existence ne doit pas être séparé de ce qui est devant les yeux (le manifestable, comme fait d'être et d'avoir relativement), apparaît en référence aux aspects faisant que le chemin vu montant et vu descendant est le même.

«*[...] Sinon tout lui manquerait*». Au premier abord, l'incompréhension semble ici venir de notre concept moderne d'infinité, puisqu'on en considère la teneur comme représentant la suite indéfinie des nombres, que concrétise l'éloignement indéfini d'un mobile dans l'espace par rapport à un autre contenu de référence considéré immobile. Mais là n'est pas ce que conçoit PARMÉNIDE. Pour émettre cette remarque, il faut qu'il entende l'infini comme le 'lieu' **non spatialisable** de ce qui existe absolument, complémentirement à l'ensemblement de ce qui est relativement —le borné—, auquel convient la propriété de délimitation rendant la relation d'individuation à individuation se reportant sur l'ensemblement relationnel du multiple. Nous avons en effet le loisir de saisir dans nombre de textes classiques que l'infinitude ne s'oppose qu'à l'ensemblement des apparences existentielles propres aux discontinuités, en sorte que la finitude arrive de circonscrire la partie congrue de ce qui est mathématiquement la quantité finie et délimitable étendue et incluse dans l'indéfini du quantifiable. Pour concevoir comme étant ubiquitairement éternelle l'existence continue ainsi qu'un hyperensemble complétant celui qui caractérise notre continuum, il faut tenir cette existence dans son infinitude non spatiale, une infinitude qui soit conséquemment complémentirement de la finitude qui, elle, ne peut être sans spatialisation; en sorte que le mixte entre infinitude et finitude advenant de leur interface commune représente bien l'indéfini particulière de l'extension du borné en temps chronologique et en espace de relation, spécifique du

continuum particulier de la discontinuité des séparations individuées d'être, d'avoir et de faire. Et de plus tenir cette existence continue en raison de son immuabilité. Elle est consécutive de devoir opposer sémiotiquement le fait que tout du monde phénoménologique —le discontinu— répond à la condition de **ne pas pouvoir ne pas varier**. C'est la condition de véridicité garantissant sémiotiquement la généralisation du constat d'expérience dans le principe de changement étendu au contenu du Cosmos, même s'il faut attendre quasi indéfiniment pour prouver par l'expérience que certaines choses du macrocosme se transforment excessivement lentement, mais qui ne se modifient pas moins à l'égal de ce qui les substratent (au moins en référence de l'instance de réalisation performative de l'Univers).

À l'appui d'un infini réel, on a la relation mathématique: $\emptyset \subset \therefore \subset \nabla$, posant entre deux extremums invariants, l'un noté ' ∇ ' la classe de plénitude *in extenso* du non bornable, le contenu immanent en existence, domaine d'absoluité et d'infinitude; l'autre la classe vide ' \emptyset ' (sans contenu); et entre les deux le mixte donné à varier ' \therefore ' proportionnellement aux extrêmes, et qui constitue la classe des sécables, c'est-à-dire toutes choses individuées bornées (contenants limités) du domaine des propositions relativables se prêtant à transformation. L'équation pose ainsi qu'il existe un unique élément *in extenso* ' ∇ ' tel que l'on peut écrire: $\nabla \pm x = \nabla$. En sorte que toute quantité bornable ' x ', et ce quelle que puisse être sa taille, ajoutée ou retirée à l'ensemble *in extenso* ' ∇ ', n'en change pas le contenu. Vis-à-vis de l'ensemble *in extenso*, un ensemble se prêtant à extension (n'étant pas entier, puisque relativable, et de plus non nul, puisque contenant), joue alors la fonction d'élément neutre, tout comme le zéro, en rapport à la classe vide ' \emptyset ' vis-à-vis du bornable ' \therefore '.

Disposition qui nous permet de revenir à PARMÉNIDE. Si cela qui existe dans une continuité *in extenso* n'était pas déclaré infini et absolu, en effet, on pourrait ajouter et retirer à son contenu, et par suite, oui, tout pourrait venir à lui manquer.

«C'est une même chose, le penseur et ce qu'il pense, car en dehors de l'être en quoi cela s'énonce, tu ne trouveras à penser rien outre ce qui existe sous le nom de qui est Tout (l'unicitaire par absoluité et infinité), quand les mortels (en ne pouvant sonder que jusqu'à la totalité des multiples individuations séparées en temps, en lieu et en attributions) peuvent faire naître et périr, être et ne pas être, changer de lieu, muer de couleur», écrit encore PARMÉNIDE. En sorte qu'à supposer que rien ne puisse échapper aux yeux des mortels dans un avenir très éloigné, le vu par eux consistera toujours en ce qui fait être et avoir, sans aussi le donné

à exister qui, lui, ne peut être qu'introceptivement aperçu comme complémentaire de ce qui reçoit des attributions, une localisation et consécutivement la capacité relationnelle.

Dans la confusion du pensé et aussi l'insuffisance des données, il arrive que l'on pense par erreur. Oui, mais ce faisant est-ce pour autant confondable au fait qu'on puisse penser ce qui n'existe pas? Nous pouvons certainement penser ce qui fut, ce qui n'est pas, ou pas encore, ne pouvant prouver que cela n'ait été réalisé en d'autres temps et ailleurs dans l'Univers. Par fiction, il nous est possible d'imaginer que soit ce qui est potentialisé en existence, puis le concevant, le faire être, c'est-à-dire le réaliser, mais ce n'est pas pour autant faire exister quelque chose. On peut inventer telle machine, se la représentant comme l'artiste se représente le tableau ou la statue qu'il projette de réaliser. Nous avons la faculté d'imaginer des mondes. Ils furent peut-être, ils sont actualisés ailleurs, ou bien le deviendront du seul fait de répondre à des critères de faisabilité. Mais tout cela advient du préalable potentialisé en existence, puisque **sans cette condition nous serions à croire que de rien puisse être quelque chose.**

D'un point de vue épistémique, remarquons justement que c'est en raison de cette disposition, qu'usant de logique d'inclusion par laquelle nous avons le pouvoir d'ordonner l'encore éparse, chacun a tout à la fois raison d'affirmer comme de nier telle chose, sans nécessairement se retrouver dans l'erreur. La déclaration de ce que tous les corbeaux sont noirs n'apparaît en soi ni fausse ni vraie. Étant appréhendée au sens absolu, elle nous apparaît cependant fausse; mais l'étant dans un sens relatif en tant que prédicat d'une relation, on sous-entend que la chose est vraie pour autant qu'on ne rencontre pas au moins un corbeau d'une autre couleur. On peut dire que l'intellect, comme moteur, tient de pouvoir faire être et avoir à partir de ce qui l'alimente et qu'il transforme: le donné en existence (aléthique de nécessité) qui potentialise la possibilité de faire être et avoir.

Il y a bien depuis ce modèle transformation conformément à la validité de ce qui règne dans notre continuum, pas génération depuis rien. C'est bien là le hic! Une science physicaliste sans métascience entretient encore par inertie la doctrine que si la génération spontanée des microbes n'est plus croyable, le Cosmos pourtant vu comme la totalité des choses ne se générant pas spontanément, s'autogénère, lui. Incohérence devant semble-t-il perdurer tant qu'on n'admettra pas le continuum d'une continuité existentielle comme représentant l'aspect indissociable des discontinuités d'être, d'avoir et de faire au monde. Au niveau de l'appréhension physicaliste du réel, on fait inévitablement l'amalgame entre la capacité du Cosmos à s'autotransformer en répondant au principe de causalité, tout

en occultant la faculté générative relevant de son ontologie, auquel ne convient pas la logique de cause à effet, mais celle montrant les aspects du même dans le discontinu en rapport à une intemporelle dissémination depuis le continu.

À chaque changement attributif d'être doit correspondre non au changement de l'ÊTRE, mais aux transformations de ce qui le fait être à son altérité (cela qui devient en rapport à l'agent de faire être et avoir au monde). Du fait que l'apparence existentielle affère au principe de relations relativables dans le continuum des discontinuités, on conçoit la solidarité dans la réciprocité entre les êtres et les qualités d'être. Idem entre les changements attributifs d'avoir vis-à-vis des choses. La binaire thétique, thèse et antithèse, implique par répercussion la solidarité identitaire dans la réciprocité: à tout changement dans l'attribution vis-à-vis de telle identité d'être devant correspondre au changement d'attribution à son altérité constituée des êtres qui sont autres. Cela est à dire que par exemple on ne peut être bon en soi: on ne le peut qu'à être meilleur dans une appréciation du moins bon chez d'autres (ou encore indirectement par comparaison aux antériorités relationnelles de soi). Bien évidemment, l'attribution elle-même ne peut que rester potentiellement transitive. Mais il s'agit dans l'attribution aux êtres, aux choses et à ce qui se fait de discriminer entre deux aspects apparaissant dans les dynamiques particulières sous des conditions antithétiques du même. Si l'ensemble de l'individualisable a en commun de répondre aux possibilités distributives d'attributions, c'est encore en raison de ce qui manque à leur altérité d'être que des individus les manifestent en particulier, dès lors que les attributions adviennent d'un relationnel en rapport à l'instance de réalisation du Cosmos depuis ce qui est en lui-même préalablement potentialisé. Ces aspects particuliers réfèrent à des échanges caractérisables d'être dynamiquement centrifuges et centripètes. Tout autre est l'existence en soi de l'être: elle est complémentaiement à devoir tenir syntoniquement ce qui surdétermine les deux aspects centrifuge/centripète, à l'image de ce que le chemin vu montant ou vu descendant est un seul chemin. Ou encore, c'est dans le sens qui pose que le sujet éveillé et le sujet endormi est insécable en soi (que le statut conscientiel surdétermine des états de conscience). Et c'est d'une façon apparentable, que l'on pose comme mixité dans l'être, le rapport circonstantiel d'ÊTRE ou de ne pas ÊTRE (NON-ÊTRE).

C'est à la suite de distinguer entre des états et le statut de ce que l'on examine, que l'être du manifesté et le non-être pour cause de non manifestation du procès de faire être et avoir entre antériorité et postériorité, se trouvant par là circonscrit, que l'on peut entendre l'existence complémentaiement non processuelle et consécutivement éternelle (non pas atemporelle, mais en sorte que son ubiquité du temporalisable soit représentative d'une pseudo instance intemporelle

conjointant le continu au discontinu). Idem quant à l'infinité en rapport à la finité pour l'attribut de spatialisation.

Bref, à partir de discriminations sémiotiques, c'est avec la transduction de l'inaccompli en l'accompli que nous tenons l'action convertissant le devenir passant par l'être, alors qu'au niveau de la perpétuité de l'existant, il ne peut y avoir d'en-deçà, ni d'au-delà. C'est alors à partir de l'union endocosmique de l'existence à l'être, que comme mixité médiane on peut concevoir qu'advienne l'expérience d'exister. Entre l'existence et l'expérience, l'être représente l'intermédiaire indispensable, puisque de son défaut l'expérience reste irrésolue. Et de par leurs propriétés, les mondes, comme produit de toute une hiérarchie d'êtres induisent cette expérience. En dernier ressort, ce qui différencie les deux concepts passe par l'immanente présence sans limitation de l'existant (rien d'accompli et aucun accomplissement temporel), quant à l'encontre l'être est continûment en transit entre l'accompli à l'inaccompli. Condition faisant qu'à partir de sa seule présence, d'être fondée sur l'absence de tout produit d'être, peut conduire à la déclaration d'inexistence. Conséquemment, l'affirmation d'existence traduit pour les êtres ce qu'il y a sans lieu d'avoir, comme antécédence sous-jacente aux propriétés, laquelle isomorphie correspondante représente le creuset duquel l'être produit l'acquis au monde.

Idem des attributions propriatives circonscrivant le rapport entre choses. En posant le fait d'avoir comme procédant de l'acquisition du réalisé vu comme agent des propriétés au monde, dans un même rapport que l'être pensant est l'agent à le produire, c'est à concevoir le temps et l'espace autrement qu'on ne le fait depuis un regard sur la physique du monde. À distinguer ainsi le conteneur (ce qui a) du contenu (ce qui est), évoquons SIMPLICIUS: *Si l'espace pouvait être, il serait dans quelque chose; car tout ce qui est, est dans quelque chose et (c'est alors que) ce qui est dans quelque chose est aussi dans un lieu. Cela s'entend en sorte que l'être se trouve indirectement aussi en situation (ici ou là, à ce moment ou cet autre) en raison de ce qui a (son conteneur physique: toute corporisation et toute incarnation objectivant choses et êtres au monde).*¹

À ce niveau d'intellection, ÊTRE et NON-ÊTRE sont en nature deux aspects du même, avant d'apparaître distincts à partir des relations d'être dans le temps qui passe. Poursuivons plus avant l'étendue de ce que nous pouvons apercevoir de PARMÉNIDE depuis la complexification de notre actuel niveau de conscientisation. Ont cours au sujet du discontinu et du continu, vus comme les aspects du même, les considérations suivantes. Pour ce qui est du discontinu qu'on pose en référence à l'aléthique de

1. Cf. le tableau en fin d'annexe montrant que si le physiquement réalisé est comme l'écorce de l'ÊTRE qui en constitue l'aubier, le cœur à en représenter le contenu demeure l'EXISTANT.

possibilité, cela qui est source de connaissance, soit CE QUI EST, prolongé de CE QUI PEUT ÊTRE, et qui comporte comme contradictoire CE QUI NE PEUT ÊTRE vu non pas comme étant sans existence, mais tout à la fois comme impossible faisabilité en réalisation dans la même instance, et en tant que contingence non existentielle du potentiellement donné à exister. En sorte qu'en référence au critère de faisabilité dénotant la transduction au travers l'action propre à l'être de convertir l'inaccompli en accompli, la déclaration du NON-ÊTRE représente la source d'ÊTRE et, indirectement, celle de la faisabilité des choses du monde, **comme condition impliquant contractuellement L'ÊTRE à ne pas être circonstanciellement**. Tout autre paraît l'appréhension du continu et nous allons voir pourquoi.

«*Jamais tu ne feras que ce qui n'existe pas existe*» écrivit PARMÉNIDE. En tant qu'être, nous ne pouvons seulement faire que ce qui n'est pas soit. C'est ce que fait le sculpteur dès lors que son œuvre qui n'était pas vient à être. PARMÉNIDE distingue ainsi on ne peut mieux entre existence aséitique et abaléité d'être, puisqu'il pose ensuite: «*c'est que sont de nombreuses preuves que l'existence existe inengendrée et impérissable, absolue, sans fin et immuable; pour n'avoir pas été et ne pas être au futur elle est une et continue*». Faire être de l'être ou des êtres, comme faire avoir des choses à partir de transformations métamorphiques participe de la discontinuité quasi indéfinie en nombre des individuations passant complémentaiement par la génération entre naissance et mort: constitution et corruption du complexe organisé depuis des substrats comme moyen processuel à permettre la réalisation dans le principe de progression. Ce qui définit clairement d'une part les **possibilités** et les **impossibilités** d'être, d'autre part la **nécessité** existentielle de corrélativement *ne pas pouvoir ne pas exister*, et sa part de **contingence**. Même à ne pas disposer de termes spécifiques discriminant entre l'expérience physique à permettre la manifestation dans les relations, et l'entendement métaphysiquement sous-jacent, ce dont nous entretient PARMÉNIDE est clairement d'inférence ontologique à surdéterminer le phénoménologiquement manifestable, bien qu'à examiner par là ce qui répond au principe de génération ne soit à ne rien nier de ce qui concerne dans le principe de transformation cela qui répond au raisonnement se réduisant au formalisme de la logique du tiers exclu. Si le chemin vu en descendant et vu en montant est un et le même, alors **être** de façon multiple dans le continuum des discontinuités séparatrices de l'altérité à permettre l'expérience de l'existence, et **exister** en raison de celui de la continuité complémentaiement indivisible (le non individualisable) représentent semblablement aussi les deux aspects du même.

Dans un sens démiurgique (l'instance complémentaiement non temporelle de ce qui est temporellement réalisé au monde dans un rapport à ce qui n'y est pas), il y a le donné en EXISTENCE (l'*ex-sisté*) qu'on suppose

'pensé' en rapport de présupposition contingente à la NON-EXISTENCE. La *non existence* se pose alors en tant qu'à ce stade du suprapensé démiurgique, ÊTRE et NON-ÊTRE sont indistincts en répondant à la condition mixte intermédiaire d'état isomorphe représentatif du chaos originel antérieur aux premières individuations hétéromorphes et leur suite. Tant est que pas plus l'existence que le chaos ne sont encore concevables en raison d'attributions d'être, d'avoir et de faire, sinon dans la signification susceptible de ressortir comme antithèse du mixte, c'est-à-dire en faisant que l'intersection vide représente bien le théique disjoint de l'antithétique.

Depuis ce qui est ainsi ni ÊTRE et ni NON-ÊTRE, les deux étant confondus, nous cernons l'inconditionnelle source encore non étendue du donné à exister. C'est le mixte entre être et non-être accompagnant l'intemporelle isomorphie à ne pouvoir qu'ultérieurement distinguer temporellement l'accompli de l'inaccompli. Il suit immédiatement de ce niveau de discrimination sémiotique que ce n'est qu'au delà le pensé démiurgique que de l'ÊTRE est à distinguer du NON-ÊTRE depuis des déictiques attributives (être comme ceci ou comme cela par séparation de son altérité d'être) et leurs deixis de situation (ici ou là, à ce moment ou bien cet autre). Plus strictement, il ne s'agit encore que de la conditionnelle étendue en temps et en espace des relations attributives propres de l'instance de réalisation performative de faire être et avoir. Car semblables conditions posent que les discontinuités d'être puissent advenir du subcontinu propre au non-être, aucunement de ce qui n'existe pas (le continu) et nous tenons de cela la réponse au fait que: «*Jamais tu ne feras que ce qui n'existe pas existe*». De plus, pour conséquence de la théorie des ensembles, advient la condition que ce qui est le soit sans exister vraiment, recevant son apparente existence de sa source absolument existentielle, qui est complémentaires à ne pouvoir être comme ceci par rapport à ce qui est comme cela.

Laquelle disposition lève une autre ambiguïté dans la prédication entre le principe temporel de transformation et le principe de finalisation à partir du principe de génération qui, lui, réfère à l'intemporellement tenu hors instance de réalisation performative. Selon qu'on raisonne dans le principe de transformation (la suite de cause à effet) ou celui de génération distinguant le relatif de l'absolu en tant que les aspects du même, les conclusions diffèrent. En effet examinons ce que voici concernant l'intemporalité entre l'ubiquitaire éternité et la flèche du temporalisé: du jour et nuit, de la poule et de l'œuf, l'oiseau ou le diurne n'est pas plus premier, avec le nocturne et l'œuf second, que l'inverse. Et c'est depuis semblable disposition que l'on peut entendre le principe d'hystérésis entre l'éternité ubiquitaire de l'existence et la perpétuelle temporalisation d'être, d'avoir et de faire.

HYSTÉRÉSIS ET DICHOTOMIE
ENTRE L'EXISTENCE ET L'ÊTRE

Ce qui précède comporte une incidence incontournable portant à concevoir l'inévitable effet d'hystérésis entre l'existence absolue et infinie propre au continuum d'unicité du continu, et ce qui est relatif ainsi que borné depuis le continuum des indéfinies relationnelles dans le continuum des discontinuités d'être, d'avoir et de faire à permettre l'expérience de l'existence. On déduit des arguments de ZÉNON que l'illimitation du continuum des discontinuités a une même capacité que l'infinité dans le continuum du continu: «*S'il y a pluralité, il est nécessaire qu'elle soit illimitable: il y a toujours une unité qu'on peut ajouter à la somme du déjà formé (preuve depuis la suite des nombres), ou qu'on peut intercaler (leur divisibilité)*». **En sortes que les choses qui sont relatives les unes par rapport aux autres constituent le revers de ce qui existe unicitairement dans l'absolu** (c'est l'avvers du même). Cette dichotomie entraîne pour conséquence le perpétuel retard entre le contenu de ce qui ne peut pas exister autrement qu'absolument en référence à l'impossibilité de varier (l'immanente immuabilité), et le contenu de ce qui ne peut pas être autrement que relativement en référence aux variations dans le temps entre l'accompli et l'inaccompli.

LE VRAI ET LE FAUX EN RAPPORT AUX IMPRÉCISIONS
CONCEPTUELLES ET LANGAGIÈRES, POINT DE CHUTE
DES PRÉSENTS COMMENTAIRES

Une individuation quelconque ne peut être plus grande ou plus petite qu'en rapport à au moins une autre, en ce sens qu'une grandeur arrive par comparaison sans pouvoir se déterminer dans l'absolu, sinon comme autoréférence. Pareillement, peut-on vraiment faire autrement que de tenir relativement les attributions d'être et d'avoir? Sans doute pas, car c'est aussi ce qui arrive avec la 'mesure' de ce qui distingue le rapport d'une chose à au moins une autre, ou la relation d'être à au moins celle d'un autre être. C'est alors à faire apparaître, aux fins de l'avènement d'une métascience, une conséquence capitale arrivant de ce que la sémiotique vis-à-vis du qualifiable trouve son exacte similitude avec les mathématiques pour le quantifiable. La masse d'un électron est grevée d'un facteur d'inexactitude en plus et en moins. Cette approximation quantitative jamais nulle pour cause des inévitables imprécisions de la mesure, a son exacte équivalence dans l'estimation qualitative par suite des insuffisances dans la discrimination langagière des significations limitant le discours érigeant nos connaissances. Et toute la force d'une logique du tiers inclus, codomaine des nouvelles significations résultant de ce qui surdétermine comme synthèse la séparation entre une thèse et son antithèse, est

justement d'en pouvoir accroître instrumentalement la complexification. On le voit au niveau de la réflexion hellène adaptée aux deux sortes de logiques, ce qui fait que son application n'est pas nouvelle, bien que son droit d'entrée dans le monde moderne vient du terme servant son application en physique quantique. Mais semblable logique considérant tout à la fois que tel corpuscule est et n'est pas va tellement à l'encontre des présupposés des derniers siècles fondés exclusivement sur la logique dite aristotélicienne et donc depuis laquelle être et ne pas être advient en tant que dilemme, qu'un professeur enseignant la physique quantique put dire par boutade à son auditoire: «j'ai terminé; si vous avez compris, c'est que je n'ai pas été suffisamment clair».

Plutôt que de regarder la logique d'inclusion comme transgressive, acceptons de la voir en son effet d'accordance, puisqu'elle rend intelligible des niveaux conceptuels propres à lever les paradoxes venant de juger en examinant des circonstances partielles à propos d'une réalité unicitaire dans l'intercomplémentation des moyens. Au reste, Kurt GÖDEL démontra (1931) que la consistance d'un système de concepts ne saurait être démontrée à l'intérieur du système considéré; d'où l'ouverture d'esprit nécessaire afin de comprendre ce qui est hors en continuité.

La flèche qui se meut par rapport à son altérité n'est-elle pas simultanément au repos pour tout instant du temps qui passe par rapport à elle-même? Dès lors nous ne saurions vraiment considérer une erreur de logique exprimée dans les limites du tiers exclu, qu'à ne pas discriminer les conclusions retenues envers les aspects du relativable, par rapport à celles qu'on expose en référence aux aspects tenant complémentaiement à leur absoluité. Disposition qui répond circonstanciellement selon l'aspect absolu ou relatif aux quatre cas de figure du carré sémiotique: la possibilité de pouvoir être en mouvement et de pouvoir ne pas être en mouvement, à côté de la certitude et de la contingence correspondant à cela qu'on examine comme possible ou impossible. Il y a égalité dans les inidentités entre l'**absence de mouvement relatif** reliant plusieurs choses entre elles, ils sont nuls, et le **non-mouvement**, nul également de la chose considérée en soi indépendamment de son altérité.

Notons qu'entre l'absolu et le relatif, nous abordons d'autres effets ou conséquences que celles découlant de l'argumentation par l'absurde, puisqu'en référence à ce raisonnement dans la logique du tiers exclu, un corps ne peut être à la fois mobile et immobile. L'être présent au monde est étendu en temps et en espace depuis son conteneur, alors qu'à partir des conditions d'une sémiotique rigoureuse, il ne l'est pas, ou pas encore, en référence à l'instance antérieurisant son épiphanie (en tant que réalité cachée entre l'être et son fait d'être), dès lors que ce fait d'être n'est manifestable qu'à partir de moyens particuliers d'avoir.

Il est clair que le jugement de PARMÉNIDE avait, avec d'autres de sa génération, une réflexion s'élevant au domaine des considérations métaphysiques, en partant des données physiques à leur disposition, pour cause d'apercevoir ce qui ontologiquement existe en ne limitant pas le champ du pensé au physiquement réalisé depuis un quelconque processus de transformation.

On trouve quelques fois évoquée que l'idée du chat de SCHRÖDINGER et du paradoxe EPR du spin lié entre deux atomes, en sorte que la mesure x , y ou z de l'un détermine la symétrie de l'autre hors toute interaction causale, montrent le mixte entre les discontinuités des spatialisations physiques, et l'interface psychique du temporel dans son effet transitivement ubiquitaire du passé au futur (faculté prémonitoire absente du niveau conscient du sujet observateur et qu'on interprète comme appartenant à l'objet).² Ces effets quantiques ne sont dès lors pas éloignés du double sens de l'information entre la matière et le mental chez ARISTOTE. À savoir l'effet neg-entropique de la psyché comme gain d'ordre conceptuel opérant sur l'information reçue en provenance du monde objectif dans l'accroissement des connaissances, d'une façon inséparable de son aspect complémentaire: l'effet volitionnel agissant sur la mise en forme du monde objectif directement depuis la psyché (diminution parallèle d'entropie physique). Il faut y considérer de nouveau le concept métaphysiquement hellénique de non séparation faisant que le regard qu'on porte sur le monde trouve son exacte contrepartie dans le vu qui nous parvient de lui. Pour rendre compte de cette disposition, imaginons de rompre en n'importe quel endroit ce qui constitue l'axe des interférences entre esprit et matière passant au travers de la conscience individuée, et nous retrouvons les deux extremums du même: matière et esprit. Ce qui advient à l'exocosme en tant que contrôle cosmique dans le principe de transformation avec effet attendu, d'être pour la personne en liaison avec une supraconscience spirituelle dans l'endocosme, couplant ainsi l'entéléchie d'être au principe de génération donnant existence. L'être se perfectionne précisément ainsi de remplacer très progressivement dans l'acte d'être, la puissance exocosmique, par le pouvoir endocosmique de faire.

Toutes ces raisons font que si l'appréhension scientifique ne peut exclure le principe de causalité dans la responsabilité du phénoménologique, il faut en continuité de façon métascientifique tenir clairement que si certaines choses sont et ont, alors elles ne peuvent advenir que de ce qui existe vraiment, en référence au statut complémentaire de telles limitations.

2. Le physicien PAULI et le psychiatre JUNG développèrent de cette disposition le concept de synchronicité.

C'est l'indispensable responsabilité posée en tant qu'antécédent générateur, à ne pas faire l'amalgame entre le principe de transformation, ce dont s'occupe la science, et le principe de génération, ce qui incombe à une métascience, jeune encore, devant rationaliser d'anciennes métaphysiques allant avec le présupposé qu'en partant de la condition d'anexistence originelle, rien ne serait à pouvoir exister. Cela dit dans l'idée de ne pas transmettre inchangé l'enseignement d'hier, mais de façon à prendre appui sur lui pour articuler une métascience reconsidérant le convenu depuis un regard neuf, retrouvons PARMÉNIDE et, sans déconcentrer notre attention dans la volonté de juger des choses qu'il avançait à un niveau plus élevé ou plus complexe, ou moins superficiel pour la raison de ne pas cantonner la réflexion au senti, posons ce qu'il énonce dans le carré sémiotique particulier du *faire être* (ou encore son mode factitif, le faire faire en sorte que l'être soit):

cela qui n'étant pas pourra ne pas être	cela qui a été pourra ne plus être
cela qui n'étant pas pourra être	cela qui ayant été pourra encore être

C'est le regard que nous avons depuis les conditions relatives advenant de la flèche du temporalisé. Mais elles sont, avec PARMÉNIDE nous entretenant, non pas de phénoménologie physique, mais de métaphysique, de cerner ce qui complémentarément existe de façon immanifestable, qui est ontologiquement transposable dans l'absolu à partir de ce que voici (notant à gauche ce qui a trait à l'aléthique de nécessité, tandis qu'à droite nous portons ce qui concerne la prédication dans le domaine du possible):

jamais tu ne feras que ce qui n'existe pas soit	tu peux faire que ce qui est ne soit pas
Jamais tu ne feras que ce qui existe ne soit pas	tu peux faire que ce qui n'est pas soit

Examiner ainsi l'ensemblement sémiotique formant à la fois l'affirmation et son contraire, ce n'est certainement pas aisé dans la logique scientifique héritière du tiers exclu aristotélicien. Ce l'est pourtant en métascience dans une concorde fondée sur le tiers inclus, en raison de ce que la relativité du moindre relationnel examiné se pose de façon sous-jacente de son absoluté propre. Le dire est en cela qui marque l'actuelle insuffisance du protocole scientifique refermé sur lui-même. Insuffisance qu'on pourrait formuler à suivre DESCARTES sur le propos de savoir si les bêtes pensent. On peut en effet de ce qu'il montra ériger en axiome qu'on oublia d'exploiter ces deux derniers siècles voués à l'autorité physicaliste, savoir

que déléguer le critère de vérité au physiquement senti ne représente qu'une preuve partielle (toujours insuffisante) **tant qu'on ne démontre pas que le contraire ne peut être**. Nous pouvons arrêter notre jugement sur l'observation permettant de généraliser à dire que tous les corbeaux soient noirs, certes, mais il restera indéfiniment possible d'en rencontrer d'une autre couleur, dès lors que l'on ne démontre pas semblable impossibilité. À le dire autrement, une chose répond depuis les disciplines technoscientifiques à telles des propriétés possibles, et cela seulement, tandis que métascientifiquement cette même chose peut être vue tour à tour cela de précisé et circonscrit son contraire. Autrement dit une capacité d'être saine ou malsaine, propice ou défavorable, souhaitable ou non en soi. Ce n'est qu'une question de dosage et d'usage en rapport au circonstancié, qui nous fera apparaître telle chose dans l'un de ses aspects antagonistes.

Si l'ontologie comprend des catégories d'existence aséitique, alors elle nous renseigne sur l'ontogénie de ce qui arrive dans un rapport à ce qui est ou n'est pas: la condition abaléitique complémentaire d'ÊTRE et de NON-ÊTRE. C'est alors à partir de la catégorisation des intemporelles nécessités d'exister unicitairement depuis l'Un, qu'arrivent les possibilités de faire être et avoir dans le continuum des indéfinies discontinuités d'être au monde à partir de l'interface entre le continuum du continu et celui du discontinu donnant à exister. L'être premier est engendré, tout comme sa succession, mais pas l'existence qui est réputée inengendrée. L'absoluité et l'indéfinitude de l'existence en soi (aséité: exister par soi) est contractuelle de ce que ce ne sont que plusieurs êtres qui acquièrent relativement en partage des limites réciproques (abaléité: être en raison de son altérité).

Au sens concret de l'expérience d'exister à l'interface d'un temps d'être et d'un espace circonscrivant l'appropriable (prédicat d'avoir), nous sommes confrontés à des circonstances concomitantes qui n'ont pas à être réduites au principe de causalité spécifique de la physique des transformations. Ce fait est historiquement appuyé sur des connaissances qui évoluèrent en parallèle. Pour faire court et sans qu'il soit possible d'affirmer cette historicité, il me semble que ce qui s'imagina *in abstracto* afin d'intelliger le domaine dénotant l'ontologie du monde sensible arriva en s'appuyant sur le modèle des antiques écoles de philosophie en lesquelles s'élabora la géométrie. Est-il besoin de rappeler la célèbre prescription: *Nul n'entrera ici s'il n'est déjà géomètre*. L'intelligé dans l'école des pythagoriciens au travers nombre de polémiques et d'argumentations visant l'abstraction géométrique servit l'apport en métaphysique. C'est d'autant plus vraisemblable que si la géométrie (les figures perpétuelles) rend compte de la répartition du formé dans l'espace des relations d'avoir (l'indéfinitude des figures matériellement substratées), l'ontologie, réduite au plus petit

commun dénominateur, conduit aux répartitions de relations d'être substantivées dans le temps, en rapport à la persistance existentielle en essence d'être. Comment ne pas s'en convaincre à suivre son élaboration venant de déductions rationalisant la discontinuité des êtres pouvant devenir, conjointement d'une existence continue ne pouvant à l'encontre devenir (Cf. MÉLISSOS et tant d'autres). Cet apport à l'unicitaire existence des multiplicités quasi indéfinies de pouvoir être permettant l'expérience d'être existant au travers le faire avoir au monde, est apparu à dépasser les deux aspects du même à l'image de ce que l'éveillé et le dormeur constituent deux états opposés identifiant un même individu, donc autrement que ce qui résulterait d'une implication causale (le dormeur cause de l'éveillé et l'éveillé cause du dormeur). Par opinion personnelle, cet enchaînement spéculatif se trouve dans sa version la plus aboutie au niveau des écrits de DAMASCIUS. En sorte que cet auteur paraît précieux pour les avant-gardistes contemporains qui voudraient poursuivre en de plus hautes ou plus profondes régions de la pensée, ce qui peut ressortir des instruments modernes que représentent notamment la théorie des ensembles et la logique sémiotique du tiers inclus. Car en vue de futures intellections, nous avons spéculativement d'abord à dépasser l'ambiguïté sémantique des textes, si handicapante pour le niveau de la pensée restant au sens textuel. Ce qui passe par un effort considérable de rationalisation de l'édifice sémiotique dans la théorie des ensembles posant la complémentaire en existence de n'importe quoi qu'on isole par la pensée antithétiquement.

À TITRE DE CONCLUSION

Si tous ceux qui pensent constituent grâce aux langages une chaîne de significances, ce qu'ils ont le mieux en partage est cela qui leur échappe avec la part cachée du monde au sujet de laquelle GOETHE écrivit que ce que nous avons devant nos yeux est le plus difficile à voir parce que nous croyons le voir. Autrement dit, alors que nous ne regardons autour de nous que des éléments de la réalité, nous concevons ce qui constitue l'entière du réel en raison du message de nos sens, ou de la mesure de nos instruments.

Après le présent commentaire du PARMÉNIDE au motif d'une avancée de l'épistémologie, c'est au lecteur de juger du crucial manque contemporain d'une suite métascientifique surdéterminant ce qui excède les actuelles limitations académiques à dire que seul existe ce qui se manifeste. Reste qu'en voulant par là sauvegarder à vif la sapience stoïcienne si bien élaborée aux fins de ne pas séparer les aspects physiques de ceux d'une métaphysique complémentaire, c'est faire un pas de plus pour certains, un pas de trop pour d'autres. Mais c'est là le sort de toute pensée dissidente occupée de se remettre en question pour cause de rencontrer une page du

livre du monde encore ignorée. Bien sûr, cela arrive au risque et péril d'auteur d'être toujours et encore le plus sûr moyen de remettre en cause des conservateurs satisfaits sur la litière de lauriers qu'ils se fabriquent mutuellement en communauté. Cette pratique de se suffire de la nature (c'est elle qui nous confronte si souvent à ce auquel on ne s'attendait pas: les expressions du possible), et par là désertier son complément, une surnature sur fond des certitudes devant participer des possibilités du naturellement formé dans le domaine du possible, est peut-être d'un point de vue épistémologique le plus sûr moyen pour que perdurent les schèmes physicalistes par lesquels, à l'étale des leçons commercées d'un enseignement officiel, on se suffit si souvent de ce qui convient à la part congrue du physiquement expliqué, même si à cette fin il faut parfois élaguer et tronquer ce qui gêne.

Aussi, sur le propos de ce que j'écris à justifier le besoin métascientifique, que le lecteur, surtout, ne me fasse pas crédit, mais qu'il en juge par lui-même, c'est-à-dire sans idées reçues, et voici pourquoi. Eu égard aux problèmes intellectuellement solubles, on ne conçoit pas que des démonstrations puissent être exactes lorsque les conclusions qu'on en tire sont erronées; que des questions bien posées peuvent entraîner des réponses inadéquates, et cela en corrélation avec le fait que des réponses rigoureuses peuvent répondre à des questions faussées ou gauchies par des approximations, et encore d'autres rapports possibles dans le rapport entre des vérités subjectives et leurs applications objectives.

Il s'ensuit que dans l'Antiquité tout comme aujourd'hui, les états qualificatifs du penseur s'improvisent en rapport à des manques. Mais ce n'est semblait-il qu'à partir des exercices qui sont la gymnastique et les gammes du penseur, qu'entre signifiés et signifiants, le processus de son jugement se retrouve assujetti aux entretiens des moyens (hygiène de vie), autant qu'aux améliorations arrivant au prorata de persévérances et assiduités au travail (rigueur et cœur à l'ouvrage). Mais si ce faisant, dans le contexte des opinions de quelques uns, du nouveau émerge à éclabousser cela que serre la majorité, est-ce en raison de concurrences portant sur des vérités, ou à mieux préserver ce qui est porté par des espérances communautaires? Pour nourrir ce que l'on retient du propos sur la vérité, on peut observer qu'elle a toujours été relative à des circonstances et des usages particuliers. La considérer dans l'absolu ne se peut qu'en référence à ce qui se situe par delà l'instance d'acquisition du savoir, alors que cette instance peut n'avoir aucun terme en raison du principe même de changement dans le temps et dans l'espace caractérisant non seulement les insondées mais encore insondables potentialités de faire être et avoir dans notre continuum. Aussi est-ce qu'au nom du respect de la personne humaine, que le présent commentaire du fragment sur la vérité du PARMÉNIDE, à participer de ce que l'on en peut dire, n'a pas pour motivation

principale de détenir la vérité, mais bien le refus de confisquer le droit de dire ce qui personnellement paraît vrai. À ne pas faire l'amalgame avec l'individualisme, ce ne peut être qu'en entretenant la recherche d'autonomie personnelle, que chaque personne poursuit une liberté de pensée au travers les multiples formes d'adaptation de la vie en société.

Cette recherche personnelle parce que personnalisée semble inséparable de la confiance qu'on a en l'avenir de l'humanité. La présente génération héritière des grandes réalisations technoscientifiques, en visant des appropriations, pense encore pour l'essentiel au niveau psychophysique de la physique du monde. L'aspect complémentirement métaphysique est encore quasiment étranger à cette disposition. Or ce n'est certainement qu'une pensée conjoignant l'expérience physique à l'entendement métaphysique qui, d'ajouter aux progrès d'agir sur notre milieu extérieur, sera sous-jacente des techniques mises au service de la vie de l'esprit devant produire cette fois les progrès de l'humain lui-même. Autrement dit, l'humanisation de l'humanité dès la génération présente, d'être encore si éloignée de ce qu'elle potentialise d'idéaux humains, ne se peut poursuivre que depuis une sagesse significativement affranchie de ce qui sépare institutionnellement le monisme scientifiquement physicaliste à propos de la nature, et les dogmatiques religieuses à propos d'une inévitable surnature complémentaire. Si la science est irremplaçable pour connaître la nature afin de nous qualifier dans nos rapports à celle-ci, de même la foi à anticiper l'entendement de réalités transcendantes à l'humanité l'est afin que nous consentions de ne plus tenir nos entreprises isolées du reste de l'Univers. Mais il est si courant de croire que lorsqu'on s'écarte des idées dominantes, c'est qu'on est contre ceux qui les propagent, alors que c'est du fait d'apprendre à penser par soi-même, que je prends encore ici la précaution d'avertir que je ne vais pas à l'encontre de l'idéal scientifique dont le jugement pour rendre intelligible la matérialisation du monde nous est indispensable. Ce l'est contre la politique monopolisatrice entraînant la prétention de ce que la vérité ne peut que passer par la méthodologie expérimentale déléguant le critère de véridicité à la preuve physique. L'acte scientifique a sa vertu et sa beauté; mais il vient à manquer cruciallement de telles qualités lorsque que l'égaré du penseur relève de sentences à juger ce qui est hors les limites de sa pratique. Remarquons en souriant avec W. JAMES qu'une doctrine, dès lors qu'elle ne s'impose plus par les moyens très instruits de l'endoctrinement, traverse encore trois phases: 1) la phase par laquelle on l'attaque en la déclarant absurde, apparaissant inutile ou nuisible à la conservation du milieu dans laquelle elle échoit comme un cheveu sur la soupe; 2) la phase par laquelle ce que l'on maintient ainsi à l'écart acquiert son droit à l'existence, caractérisée par le moment où l'on admet sa possibilité, ne pouvant plus la nier tout en pouvant encore la considérer pour dérisoire, futile, négligeable; 3) enfin la

consécration tardive dès lors qu'on en peut revendiquer le patrimoine en raison d'honneurs ou de bénéfices retirés à la transmettre doctement.

Mais ce processus fondé sur un climat de concurrences semble aussi comporter des bénéfices épistémiques, même si ceux-ci sont moindres que dans un climat d'entraide. Autrement dit, une conséquence socialement positive advient également de telles attitudes querelleuses en raison de dogmes. Elle arrive de ce qu'en enrichissant ainsi les formes d'expression de la comédie humaine, lui convient encore le rôle catalyseur historiquement asserté dans la métabolisation de l'intelligible. N'est-ce pas dans le contexte des inquisitions religieuses de ceux qui croient devoir autoritairement imposer ce qu'il faut croire d'une surnature, qu'est né le monde laïque moderne fondé sur l'avènement scientifique à propos de la nature? Alors de même aujourd'hui, ne sommes-nous pas en présence des douleurs d'enfantement annonciatrices de l'émergence d'une nouvelle prise de conscience avec l'inquisition technoscientifique de ceux qui considèrent de leur devoir d'inculquer d'autorité leur dogme physicaliste jusqu'à corrompre les libertés de penser de la personne? Par exemple au travers une médecine dite officielle confisquant la libre disposition de soi, ou la chasse aux minorités pensant autrement que la majorité.

D'une manière assimilable à une prêtrise voulant d'autorité 'soigner' les âmes, n'assiste-t-on pas aux politiques gouvernementales enjoignant maintenant aux médecins formés dans le moule des effets physico-chimiques de combattre ensemble par tous moyens des effets psychiquement endogènes responsables des guérisons qui leur échappent en tant que forces de guérison trouvées à l'intérieur de soi? Il paraîtrait pourtant épistémiquement moins sclérosant de tenir en l'occurrence que même des 'miracles' ne sont en rien à violer les lois de la nature, de ne violer que leur réplique savante s'édifiant en vase clos à partir d'*a priori*. Aussi, que les politiques passant par des institutions varient avec les époques et les contrées (on doit les tenir sagement pour être socialement incontournables dans le contexte des souverainetés territoriales), réponde aux besoins d'une économie céleste depuis des idéaux religieux, ou bien terrestre depuis des idéologies technoscientifiques, elle se heurtera toujours ce qui dans l'âme humaine anime des efforts à s'exprimer dans le dépassement des conditionnements de notre chrysalide biologique. Au service de l'économie matérialiste, l'union entre science et technologie est maintenant consommée. Dès lors qu'on ne peut plus tenir l'une sans aussi l'autre, ce technoscientisme ne peut que tenter de submerger et noyer tout nouveau paradigme dès qu'il émerge.

Mais l'idée est à nouveau dans l'air de lutter à l'encontre des intolérances communautaires. Cela comme par le passé ne peut se faire que depuis des moyens jugés bons ou mauvais selon des circonstances particulières. Au mieux on est à le constater sur le Web. De présentes recherches en

méthodologie transdisciplinaire depuis la logique du tiers inclus, partent du quasi constat que des savoirs clos sur eux-mêmes deviennent contradictoires à juger dans les logiques du tiers exclu. C'est alors au sens où, bien qu'étant parcellaires, de telles logiques disciplinaires sont aussi à pouvoir se compléter mutuellement. D'autres courants de pensée usant de logique d'inclusion concernent par exemple l'ethnométhodologie. Et beaucoup d'échanges ont lieu sur la notion d'émergence depuis la complexification des relations systémiques. Aussi, même si aborder concrètement une réalité transcendante fait encore peur dans ce contexte, elle commence d'être reconsidérée, au sens que les représentations mythiques servent encore de prélude à concevoir symboliquement ce qu'on ne sait pas encore porter au niveau du signifiable. En un sens, l'organisation des concepts émerge continûment des idées. Il y a de ce fait non pas identité, mais analogie entre le réel et le représenté à propos du réel: comme un écho entre le pensé ressortant de l'information du métamorphiquement réalisé, qui trouve depuis l'activité du travail mental consistance à porter témoignage du réalisé au monde.

Ce commentaire de PARMÉNIDE est une invite au lecteur de participer dès à présent de l'aventure du futur inachevable pour être porteur du possible. Que peut-il y avoir de neuf sous le Soleil renouvelant chaque jour? À la fois tout et rien, c'est-à-dire des choses particulières qui sont autres que rien sans pouvoir être tout. Si la matérialisation des choses dans l'espace se conçoit comme ayant des propriétés substantivées par l'esprit au travers des êtres accomplissant le potentialisé dans l'expérience d'exister en consommant de la relation à parachever simultanément les états se réalisant en rapport au potentialisé dans l'encours d'une instance cosmique de réalisation, alors cela éclaire le fait que le temps est son milieu spécifique, l'être n'étant qu'entre l'accompli et l'accomplissable. Sans le vécu par les êtres, rien autre que chronologique n'arrive du passé au futur.

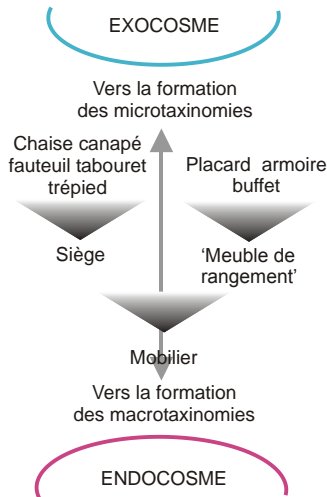
L'endocosme qui réunit chacun à l'unicité de tout participe à l'autre extrémité de la possibilité d'être différemment individué à l'exocosme; ce qui fait de chaque être présent ou futur à la fois un seul par l'existence, et multiple par l'enrichissement relationnel dans la séparation. Il est remarquable que si notre ignorance dépend du défaut d'expérience, le monde est immensément plus complexe que ce auquel notre défaut de croire nous limite. De fait, si tout peut arriver dans l'indéfiniété satiotemporelle qui n'a pas de borne, ce ne sont concrètement que des choses partielles qui se réalisent ici et maintenant, quand d'autres le sont déjà ailleurs. Aussi comme nous avons le loisir d'apprendre à apprendre, il nous est donné de mieux croire durant notre vie à pouvoir dépasser l'inertie de nos certitudes.

Octobre 2005, mise à jour mai 2014

<http://metascience.fr>

Quelques traits sur la notion continuistique. Mais afin d'en rendre plus claire l'aperception, d'abord quelques incidences d'une sémiotique pouvant apparaître superflue et qui cependant paraît tellement utile aux fins de concrétiser du sens au moyen de précisions lexicales sur l'existence et l'entendement de sa situation antécédente dans le cours de la faisabilité du réalisable comme donné préalable à ce qui reçoit sa réalité dans le principe de transformation.

Parmi les instruments devant servir le développement d'une métascience sont assurément les **métasémiotiques**. Elles sont en cours d'élaboration silencieuse pour préparer des métalangages semblables à ce que sont les mathématiques et les règles logiques particulières aux disciplines scientifiques. Cela arrive depuis la sémiotique connotative articulant les signifiés en deux directions hétérogéniques: la simplificatrice et la complexificatoire. Ainsi se forme l'articulation taxinomique qu'on poursuit dans le sens de la subsumption (réfléchir le cas individué dans l'espèce ou des considérations plus générales), jointe à la démarche opposée consistant à sursumer; l'ensemblement des deux composant peu à peu la hiérarchie systémique des sèmes établie sur la parenté des mots, entre ascendances et descendances, à partir de l'état d'avancement des langues. Pour exemple, le tableau que voici en prenant pour thème le mobilier:



En mettant en correspondance terme à terme chaque articulation taxinomique, on opère sur:

- **la synonymie**: proximité signifiante de deux termes en raison de leur faible distance sémantique (test de substitution sans incidence en référence aux seuils d'imprécision du discours). Elle marque le degré de relation identitaire, et corrélativement aussi l'identité des signifiants dans leur rapport au signifié. À titre d'exemple de ce qui constitue le seuil d'imprécision qualitative du dit, on peut se reporter au cas déjà avancé de ce que l'eau bout à 100 degrés, dans l'imprécision de la nature de l'eau dont on parle, des conditions de pressions, et de quels degrés il s'agit;
- **l'antonymie**: test de rapprochement en raison de complémentarités sous-jacentes particulières aux dissemblances couplées, ou formant ambivalence. Que nous cassions un bâton en deux morceaux, chacun d'eux récupère deux extrémités opposées. Avec le mixte conjoint en interface, voici la base d'une connaissance de la **ternalité** fondant le principe des discontinuités dans la séparation individuée. Car c'est en cette disposition que l'acte de conjonction peut faire prendre conscience de ce qui dans l'expérience duelle constitue le tiers inclus, en sorte que les deux extrêmes du même sont inséparables, au sens où du rapport entre pile et face, le côté visible ou donné à se manifester implique que se retrouve caché à l'expérience, étant simultanément non-manifestable, cela qui s'y oppose, quand le potentialisé est entre les deux, tandis que **par disjonction**, la négation ou l'abstraction de l'un des aspects est contingente de la nécessaire disparition de son complément. Exemple: monter/descendre, chaud/froid, face/pile, verticalité/horizontalité, bien/mal, aimer/hair.

C'est dans ce cadre relevant des imprécisions du pensé dans le contexte langagier que l'on conçoit la diversification quasi indéfinie des formants lexicologiques discriminant des contenus signifiants, concomitants de l'enrichissement des concepts.

Le **carré sémiotique** pose l'articulation logique d'une catégorie structurable du même signifié. Partant de l'opposition $\bar{A}/\text{non-}\bar{A}$ (contradiction), chacun des deux termes contracte dans ce contexte d'opposition théique un rapport de complémentarité formant l'implication $\bar{\bar{A}}/\text{non-}\bar{\bar{A}}$. On en peut exploiter le dispositif du fait de l'introduction du temporalisable dans le cadre spécifique de la discontinuité des prédications relativables inférant que la disjonction [n'avoir pas quelque chose] qui entend la non-conjonction [n'avoir plus quelque chose, ou pas encore], arrive de telle façon que ce rapport conjonction/disjonction se complète par les sub-contraires non-disjonction/non-conjonction, desquels émergent de nouvelles significations. On a alors la combinatoire permettant de diminuer synthétiquement les limitations coïncidant au déjà tenu (l'organisation du sens précédemment considéré), avec les éléments dérivés de la coprésence des premiers éléments détenant de fait la capacité d'accroissement d'ordre arrivant de la conjonction de coordination (combinatoire identité/altérité) et la conjonction de subordination (apports hypotaxiques des énoncements

de complémentation). Dans le sens d'une soumission à la théorie des ensembles voulant qu'une chose bornée, celle qu'on la délimite en pensée, implique bien ce qui la subsume (objet de sa complémentaire: le non bornable comme contradictoire existentielle à pouvoir distinguer les deux sortes en réalités d'être, d'avoir et de faire), il convient d'apercevoir ce qu'on tient dans les termes de non-disjonction (ce qu'on tient assemblé, comme par exemple un sujet et son objet) sans perdre de vue le tenu avec la non-conjonction (tenir quelque chose d'identifié par abstraction de son altérité *in extenso*). En effet, ce n'est semble-t-il qu'en rapport à cette disposition engageant la base de l'analyse distributionnelle posant que le tout est égal à telle chose distinguée, réunie à son altérité, depuis la condition d'advenir en sorte que cette chose considérée dans son bornage puisse bien ressortir égale au tout, moins cela qui la fait être et avoir.

Le mot **Exister** vient du latin *existere* signifiant sortir de [...] marquant un mouvement centrifuge de l'endocosme unicitaire vers l'exocosme des multiplicités quasi indéfinies d'individuation dans la séparation identitaire; le terme étant formé de *ex*, hors de, et *sistere*, être placé, d'où être hors. Ce n'est que par extension du fait des imprécisions dans le discours qu'on donne le sens pour synonyme d'apparaître ou de paraître, qui ajoute la manifestation à l'être en soi. Mais il s'agit là d'une corruption de sens puisque la phanicité par laquelle une chose ou un être apparaît comme ceci ou comme cela, donc depuis des attributions individualisatrices d'être et d'avoir, implique l'antécédence existentielle, que l'on donne à l'encontre en soi imprédictable. *Ex-sistentia*, qui dénote le fait de sous-entendre le pouvoir d'exister dans la durée sans nécessité d'apparaître comme ceci ou comme cela, inspira à l'époque VOLTAIRE d'user du terme d'existence au sens hiérarchique pour montrer une position sociale. Puis il y eut en une époque plus récente l'avènement de l'existentialisme par lequel c'est le vécu en soi d'une intériorité personnelle, qui est pressenti comme pouvant sustenter l'expérience individuelle d'exister, mais c'est à devoir considérer l'individu isolé de ce qui lui communique à la fois son existence et son être de relation à le distinguer de son altérité. Notons que le quantificateur mathématique '∃' (il existe [...]), implique la coexistence: le fait d'exister à plusieurs en même temps. Rappelons encore que l'**anexistence**, qui représente la privation d'existence, diffère de la **non-existence** qu'on oppose à l'existence en impliquant conséquemment aussi le sens de préexister avant le donné à exister depuis sa source existentielle. Aussi est-ce par logique que cette non-existence, en tant qu'elle est intemporellement préexistante (latin *prae-existere*) pour induire l'antériorité au fait de sortir hors [...], est incommensurablement plus contenante que le donné à exister à partir de sa source. C'est dans cette disposition que le substantif 'exister' énonce une incidence interne, en soi, dans l'indépendance de toute relation et ses formes attributives, antériorisant *de*

facto ce qui a possibilité d'être comme ceci ou comme cela; forme seconde impliquant ou sous-entendant l'état, avec la localisation en temps et lieu circonscrivant le circonstanciel du donné à exister, qu'on délimite d'expérience avec chaque individuation organiquement substratée.

L'explication supra pour faire apparaître que L'EXISTANT est apport à l'ÊTRE, et qu'en retour l'ÊTRE est incidemment support de l'EXPÉRIENCE d'exister passant par l'être. Dès lors la relation apport/support affère à la réciprocité dans la catégorisation primordiale du principe de destinalisation entre agents de causation, en tant qu'on introduit l'EXISTANT comme l'antériorité des modalités distributives d'attributions à l'ÊTRE. C'est à schématiser de la façon qui suit la dissémination exocosmique qu'on peut savoir ce qui représente le contenu d'un conteneur en partant d'un centre existentiellement endocosmique:

exister	contingence du mixte entre exister et être, comme pouvoir d'être existant	être	contingence cosmique de la puissance de faire en tant qu'énergie et dynamique interagissant l'être à l'avoir	avoir
nécessité absolue sans attribution		possibilité relative d'être depuis tout relationnel décidant de telle attribution		le monde répondant à des propriétés: le réalisé en temps et en espace
<i>pose dans l'endocosme ce qui antériorise le donné à exister</i>	<i>moyen qui antériorise le donné à pouvoir être</i>	<i>pose depuis le mésocosme de l'être l'antériorité du pouvoir de faire</i>	<i>moyen qui antériorise les réalités réalisées</i>	<i>l'être réalise continûment dans l'exocosme les desseins de l'existant endocosmique</i>

Comme nous l'allons voir, voilà qui enchaîne au mieux pour terminer la teneur de cette annexe. Il s'agit de montrer l'apport métascientifique d'un axe expliquant le principe de génération entre endocosme et exocosme, à surdéterminer l'encours cosmologiquement réalisateur s'effectuant entre microcosme et macrocosme qui, lui, est fondé sur le principe de transformation, objet des sciences. Le principe de transformation ne peut rendre compte que de ce que l'organisation systématiquement complexificatoire réalisant l'émergence du nouveau au macrocosme s'appuie pour ce faire sur des strates préalablement réalisées au microcosme. C'est là ce qui constitue notre exocosme, pour nous qui sommes des êtres situables à mi-chemin d'une telle extériorité et le donné non spatialisable et intemporalisable d'existence endocosmique. L'endocosme désigne l'indispensable complément qui affère au moyen de nous faire entendre ce qui lève des paradoxes ou qui pose spéculativement problème en formant impasse épistémique du scientifiquement compréhensible dans l'expérience de la complexité extensivement exocosmique. L'endocosme contient la fonction générative du métaphysiquement immarcescible complétant le

principe de transformation. La représentation métascientifique s'appuie pour l'endocosme sur ce qui ne peut complémentarément ni se manifester, ni varier, pour introceptivement dépasser les démonstrations concrètes qui sont usuelles afin de pouvoir expliquer la phénophysique, objet de nos extractions.

Raisonnons sur la fonction de faisabilité générative. La meilleure estimation consiste à prévoir des éléments contractuels entre eux fondés sur la complémentarité, de sorte qu'il y ait interdépendance de moyens spécifiques. Il est clair que nous pouvons toujours produire des relations remarquables et partir d'elles pour concevoir des continuums interdépendants par lesquels tout penseur peut vérifier et conforter son entendement intuitif des implications énoncées comme autant de conséquences. Dès lors c'est pour répondre à ses propres réalités contractuelles que chaque continuum satisfait à son système particulier de lois. Il y a d'abord les deux premiers continuums formant les extrémités. D'une part le continuum du continu, de plénitude *in extenso*, existentiellement unicitaire, ne pouvant par contingence aucunement varier dans son 'étendue' adimensionnelle pour raison d'absoluité et d'infinitude. Conjointement d'autre part celui propre au discontinu, formé des multiples individuations du faire être et avoir, toujours relatives et *ne pouvant pas ne pas varier en étendues* dans le temps et dans l'espace, des étendues qui ne peuvent qu'être des espèces bornées (elles sont finies). La conscience personnelle et personnalisable d'exister ayant étant et faisant, médiane à ces deux *extremums*, advient comme le pouvoir de relier l'existence endocosmique à l'expérience exocosmique de faire être et avoir. Nous devrions de cela découvrir en interface du continu et du discontinu, tout à la fois d'entendement et d'expérience, l'office d'une 'conscience cosmique' gérant ou contrôlant le principe complexificateur du processus réalisant le cosmos en ordonnant et en organisant les stratifications entre microcosme et macrocosme en direction d'une ultime ou indépassable fusion que des penseurs précurseurs identifient avec le Suprême, pouvant passer par le point oméga de ce qu'un autre appela réalité noosphérique surdéterminant la biosphère: celle des consciences individuées. Répondant complémentarément à une indéfinité potentielle de strates entre les extrêmes microcosmiques et macrocosmiques, il semble qu'en composant les classes d'étendues contingentes dans le temps et dans l'espace, il ne puisse exister qu'un nombre toujours limité de continuums. Mais c'est à s'éloigner du présent commentaire des fragments de *Sur la vérité* de PARMÉNIDE.